

Juste un souffle

J'avance. Je ne peux me retourner. Les obus, le vent, sifflent sans discontinuer. Autour de moi le paysage ne se résume qu'à ce seul mot : dévastation. Les cadavres au sol dépourvus de toute dignité pourrissent au vent sans sépulture dans ce sol qui ne se résume qu'à cette boue putride et malodorante. Plus aucun arbre, herbe ou une quelconque verdure ne poussent sur cette terre saccagée. Les couleurs se partagent entre ce brun maussade et le gris sale du ciel rempli de fumée. L'odeur de poudre et de putréfaction est insoutenable, tout n'est que chaos. Je progresse tout droit sans m'arrêter. L'artillerie lourde s'abat sans discontinuer sur ce paysage ruiné et ses occupants, créant ainsi les crevasses si traîtres dans lesquelles de nombreux hommes ont cru bon de s'abriter avant d'y perdre la vie. Ces soldats qui ne se distinguent que par leurs uniformes, les uns portant des casques à pointe, les autres l'uniforme bleu horizon. Chacun d'eux est semblable à l'être humain créé par ce Dieu qui les a abandonnés; ils possèdent un nez, qui sentait avec délice les odeurs de pain frais sortant de la boulangerie, des yeux, qui jadis regardaient avec admiration les paysages de leur chère Patrie, marchent sur leurs deux pieds, qui ont couru derrière leurs enfants, coulés dans le même moule malgré leurs différences. Ce sont des jeunes enrôlés dans cette guerre qui n'a aucun sens, de la chair à canon. Tous ont dans leurs yeux cette lueur de peur d'animal traqué, eux qui pourraient être charpentiers, boulangers, ouvriers ou charrons. Obligés de tuer pour survivre dans cette bataille sans pitié. La baïonnette au fusil, le coeur au bord des lèvres, ils marchent vers une mort certaine. Je franchis les barbelés sans encombre, les pointes acérées semblant n'avoir aucun effet sur moi, le sol truffé de mines est un enfer pour quiconque a l'espoir de le traverser. Je distingue au loin les tranchées allemandes et leurs occupants, objectifs de notre avancée dans l'enfer. Les soldats autour de moi tombent les uns après des autres, impossible de les secourir, je ne peux que me hâter sans m'arrêter. J'avance si rapidement que tout devient flou autour de moi. Des biplans et triplans allemands et français volent au dessus de nous comme des oiseaux de l'enfer, les mitraillettes faisant rage entre les deux camps. Les avions abattus émettent un cri strident en tombant. Leurs moteurs semblant hurler leur tristesse avant de rendre l'âme. Soudain, un sifflement plus aigu que les autres déchire cette atmosphère corrompue, se rapprochant, de plus en plus proche comme un serpent monstrueux crachant son venin. L'obus

tombe alors à quelques mètres de moi, son souffle comparable aux orgues de l'enfer dévie ma trajectoire de mon but ultime. Je me fiche alors dans un reste d'arbre calciné, seul vestige du passé verdoyant. C'est ainsi que le 22 mai 1916 je finis ma course dans cette souche noircie au milieu de l'univers chaotique de la grande Guerre. Moi, balle de fusil Lebel de calibre 8mm, tirée de la tranchée du cafard près de la cote 304 à Verdun.

«Juste un souffle»
de Laura Gangloff

1er prix académique (individuel)
du concours du Printemps de l'écriture 2014

Lycée Adrien Zeller - Bouxwiller